
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49383

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

vielleicht böswilligen Einzelfall zählt, bleibt es immerhin erstaunlich, daß sowohl den Zeitgenossen wie der späteren wissenschaftlichen Kritik⁶ diese bedeutende Entdeckung Saint-Evremonds entgangen sein sollte. Diese Einwände schmälern nicht das große Verdienst des Verfassers, uns neue ungeahnte Einblicke in die Frühgeschichte des Historismus zu gewähren, doch reduzieren sie erheblich die Möglichkeit, daß Saint-Evremonds Entdeckung des Historismus eine Wirkung auf Zeitgenossen und Nachwelt haben konnte.

In einem skizzenartigen Ausblick auf das 18. Jahrhundert zeigt E. H. zu Recht, welche immense Arbeit auf diesem Gebiet noch zu leisten bleibt. Wenn der Historiker Voltaire auch ziemlich einseitig als Sündenbock dasteht (Plagiat?, einseitige Attacke auf Buffon), so ist damit doch richtig gesehen, daß in seinem Fall Individualität, Singularität und Verkörperung des Zeitgeistes bisher ungenügend erforscht sind. Wie bei einem Eisberg bleiben noch die riesigen unsichtbaren Teile zu vermessen.

Insgesamt bietet E. H. eine Menge neues Material, mehr noch, er verschiebt die Entstehung des Historismus um ein gutes Jahrhundert. Klar stellt er heraus, daß man jetzt nicht mehr von *e i n e m* Historismus sprechen kann, sondern daß mehrere Facetten zu berücksichtigen sind. Seine Hauptthese – der empirisch-rationale Historismus sei in Westeuropa im 16. und 17. Jahrhundert entstanden – ist alles in allem gut untermauert. Dem Fragmentarischen mancher Einzelergebnisse entspricht die offene Form der Darstellung. Könnte der Historismus mit Meineckes Meisterwerk als klassisch abgerundet dargestellt gelten, so ist mit E. H. dieses wichtige Phänomen erstmals wieder gesamthaft neu abgesteckt, gewissermaßen chronologisch und kartographisch neu aufgerollt. Schließlich – und dies ist sicher nicht das geringste Verdienst E. H.s – wird diese Untersuchung die *historici-geographici* zweifellos anregen, diese Hypothesen, Beweise, neuen Lebenslinien zu überprüfen und zu erkunden, um zu einer »*histoire accomplie*« des Historismus beizutragen.

Dieter GEMBICKI, Genf

Heinrich LUTZ (Éd.), *Zur Geschichte der Toleranz und Religionsfreiheit*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1977, XXIV–490 p. (Wege der Forschung, 246).

En rassemblant pour l'excellente collection »Wege der Forschung« différents articles sur l'histoire de la tolérance et de la liberté religieuse (voir la définition proposée par Hans R. GUGGISBERG, p. 458–459), Heinrich LUTZ a mis à notre disposition un recueil susceptible de multiples approches. L'ouvrage est muni d'une solide bibliographie, qui ne prétend pas à une impossible exhaustivité. Signalons simplement que l'article de HASSINGER sur les motivations économiques de la tolérance aux XVI^e et XVII^e siècles (1958) a été publié dans le volume 311 de cette même collection consacrée à la Contre-Réforme.

⁶ René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, 2 Bde., Paris 1943.

Une première approche permet d'ébaucher la carte du lent et secret cheminement de l'idée de tolérance. Certes, comme il s'en explique dans l'introduction (p. VII), l'éditeur a délibérément circonscrit son choix à la vieille chrétienté, c'est-à-dire, pratiquement, à l'espace européen, dans lequel le monde germanique se taille très normalement la plus grosse part. Mais l'article d'Ivan ŽUZEK sur la liberté religieuse dans les églises orientales contemporaines permet d'entrevoir une réalité souvent déformée par les passions (p. 308-330). Les articles de LE ROY MOORE sur Roger Williams (p. 276-307) et de Karl VÖLKER sur la politique religieuse de Stefan Bathory (p. 64-92) témoignent également de l'importance des zones périphériques (par rapport au noyau de la chrétienté européenne, où les Pays-Bas occupent, on le sait, une place privilégiée) dans l'histoire de la tolérance. Le lecteur français trouvera peut-être un peu maigres les glanes concernant son propre pays qu'il récoltera dans les articles de Joseph LECLER sur la liberté de conscience (p. 346-357) et de Heinrich LUTZ sur la papauté face au problème confessionnel (p. 263-275); l'originalité de la situation française, au lendemain de l'Edit de Nantes, aurait sans doute mérité mieux.

Une seconde approche permet d'esquisser une chronologie de la tolérance. L'éditeur a pris pour terminus a quo la Réforme luthérienne, mais il n'a pas fixé de terminus ad quem, ce qui nous vaut, outre l'article de ŽUZEK, celui d'Ulrich SCHEUNER sur la liberté religieuse dans la loi organique (Grundgesetz) de la République Fédérale (p. 382-400) et celui d'Ernst-Wolfgang BÖCKENFÖRDE introduisant l'édition allemande du texte sur la liberté religieuse adopté au concile de Vatican II. On regrettera toutefois que le XIX^e siècle soit réduit à la portion congrue. L'article inédit de Hans R. GUGGISBERG retrace la transformation de l'argumentation concernant la tolérance et la liberté de croyance (p. 445-481). On passe de l'apologie humaniste de la tolérance, fondée sur des arguments bibliques et théologiques, à une justification par des considérations politiques, économiques ou basées sur le droit naturel. Dans une première période qui s'étend jusqu'à la fin du XVII^e siècle (voir l'article de PAULUS sur la paix d'Augsbourg, p. 17-41), la société demeure profondément religieuse et c'est aux marges de la chrétienté que retentit l'appel de la tolérance (celui de Sébastien Franck, étudié par Lotte BLASCHKE, p. 42-63; celui des anabaptistes étudié par Harold S. BENDER, p. 111-134). Puis la société civile tend à conquérir son autonomie: c'est la période du Grand-Électeur, étudié par Oliver H. RICHARDSON (p. 1-16); celle de Joseph II, étudié par Hermann CONRAD et Wolfgang WAGNER (p. 155-192).

La pluralité des méthodes employées illustre, en troisième lieu, la problématique actuelle de l'histoire religieuse. Les théologiens liront ou reliront avec profit l'article d'Ernst WOLF sur la tolérance dans la théologie réformée (p. 135-154) ou celui de Heinz Robert SCHLETTE (p. 193-202). Les juristes et les historiens du droit disposent des articles de SCHEUNER et de CONRAD. Les historiens, qui se satisfont de tout, trouveront plus particulièrement l'article de Roger AUBERT qui situe le problème de la liberté religieuse dans l'histoire du christianisme (p. 422-454).

Mais c'est sans doute la réunion même de 19 articles, écrits entre 1910 et 1976, qui donne à ce livre tout son intérêt. Car on y découvre aisément les

mutations de l'historiographie contemporaine: que l'on songe au texte encore imprégné de l'esprit du *Kulturkampf* du dominicain PAULUS (1912) et à celui, plus irénique, du jésuite Max PRIBILLA (1946) qui annonce l'évolution des trois dernières décennies (p. 93-115). Le noyau du recueil est d'ailleurs constitué par trois articles de 1965 – présentés au Congrès des historiens allemands de 1964 et réunis pour la première fois – où l'on notait des divergences entre DICKMANN et BORNKAMM, d'origine essentiellement méthodologiques.

En définitive, indispensable parce qu'il regroupe des articles parfois difficilement accessibles, notamment en France, cet ouvrage est par lui-même un témoignage en faveur de la tolérance, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'Autre et, à ce titre, il intéressera un très large public.

Gérald CHAIX, Tours

Rolf ENGELSING, *Die literarische Arbeit*. Vol. 1: *Arbeit, Zeit und Werk im literarischen Beruf*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1976, 553 p.

Qui ne sait que les instituteurs ont plus de vacances qu'il n'y a de jours dans l'année, du moins à en croire les calculs de certains! Voilà qui reflète assez bien l'opinion commune selon laquelle les instituteurs et les autres enseignants sont des privilégiés, censés travailler moins que les autres fonctionnaires ou que les employés. C'est le problème que R. E. envisage de façon globale en étudiant le temps de travail des comptables, des instituteurs, des professeurs de lycée et d'université, des élèves et des étudiants, des pasteurs, des écrivains, des journalistes et des acteurs, dans une perspective à la fois synchronique, notamment grâce à des comparaisons, et diachronique, en remontant tantôt au XVI^e, tantôt au XVIII^e siècle, selon les professions et les données de l'histoire. Il a dépouillé à cet effet une foule de documents divers, des mémoires, des journaux intimes, des correspondances, des guides pour étudiants et des ouvrages historiques. Ainsi il fait remarquer que l'on connaît assez bien la durée de travail hebdomadaire ou journalière des ouvriers, car, sauf exception, elle est chiffrable, et qu'il n'en est pas de même du temps de travail des intellectuels, pour lesquels il n'y a pas souvent de corrélation entre le résultat et le temps requis. Pour ses enseignants, l'Etat a bien fixé des minima, variant selon le degré de l'enseignement, mais il ne s'agit là que du temps «extérieur», ou public, heures de cours dans l'établissement, qui n'ont qu'un rapport lointain avec le temps de travail effectif, puisqu'il faut y ajouter, outre quelques services annexes, les heures de préparation des cours – variables, elles aussi, selon les individus et la nature des cours, voire le niveau des élèves – les heures de correction – pour lesquelles on peut établir une moyenne en tenant compte de la nature de l'épreuve et de la longueur des copies.

Tout au plus peut-on ajouter qu'aujourd'hui la correction prend plus de temps qu'autrefois, étant donné que les élèves et les étudiants font bien plus de fautes, même dans leur langue maternelle, l'orthographe et même les expressions idiomatiques étant devenues moins sûres à la suite de la mutation culturelle